

De la révolution à l'exil, la renaissance du cinéma syrien

• Marion Bellal et Lola Scandella

Comme Waad al-Kateab, dont le bouleversant documentaire "Pour Sama" vient de sortir en salles, des jeunes Syriens sont devenus cinéastes pour filmer la révolution puis la répression dans leur pays. S'ils sont nombreux à avoir dû fuir, ils continuent à s'exprimer, à travers des documentaires ou des œuvres de fiction.

Dans un nuage de poussière, Waad al-Kateab court dans les allées d'un hôpital d'Alep, la caméra en bandoulière. Paniquée, elle demande où est sa fille, Sama. Dans l'obscurité d'un sous-sol, le bébé mange et joue avec les adultes, attendant, comme si c'était une habitude, la fin du bombardement sur la ville assiégée.

La réalisatrice de *Pour Sama*, bouleversant documentaire en salles depuis le 9 octobre, était encore étudiante en économie quand la révolution syrienne a éclaté, en 2011. Elle s'est alors mise à filmer les mouvements de revendication autour d'elle. « *Avant, nous n'étions pas silencieux mais nous étions sourds et muets. Et soudain nous pouvions dire ce que nous voulions.* »

Comme Waad al-Kateab, des Syriens ont éprouvé le besoin de filmer les manifestations démocratiques puis la répression violente dans leur pays. Un moyen de comprendre, de faire connaître ou de se révolter.

Des activistes se sont ainsi découverts une vocation de cinéastes. Et des réalisateurs sont sortis de l'encadrement officiel de l'Organisme général du cinéma, contrôlé par le gouvernement, pour filmer la révolution puis la guerre. Dans la Ghouta, entre 2011 et 2015, Saeed al-Batal a expérimenté ce passage de militant à réalisateur. *Still recording*, qui a remporté les prix du public et de la meilleure réalisation technique à la Mostra de Venise en 2018, a été monté à partir de quatre cent cinquante heures de rushes et du travail de huit caméramans.

Il en résulte la sensation d'être embarqué, avec les vidéastes, au cœur des rues poussiéreuses, par l'entremise d'une caméra saisie violemment, malmenée, ballotée, comme vivante. « *Le cinéma était dans un coin de notre tête, mais à l'origine, si on prenait la caméra, c'était pour témoigner, documenter, dire la vérité* », explique Saeed.

D'autres, déjà cinéastes professionnels avant la révolution, ont mis leur expertise au service des plus jeunes. Comme Oussama Mohammed qui, depuis son exil parisien, a coréalisé *Eau argentée* (2014) avec Wiam Simav Bedirxan, une jeune femme qui lui envoyait les images du siège de Homs. Pour lui, faire ce documentaire était plus qu'un devoir : une question d'existence. « *La liberté, le bonheur, la mort dans les images des inconnus... Ce n'était pas seulement de l'art mais aussi des preuves d'humanité. La mise en ligne de ces images est un appel au secours. Dans ces vidéos, les manifestants inconnus qui sont tués après la fin de la séquence acquièrent une forme d'immortalité.* »

“Ces réalisateurs revendiquent un cinéma d'urgence, à l'image des ciné-tracts apparus pendant Mai 68.” Cécile Boëx

Le réalisateur Mohammad Ali Atassi compare l'effervescence de la création cinématographique à partir de 2011 en Syrie à « une Cocotte-Minute » : « *Les printemps arabes ont été une bouffée d'oxygène. En Syrie, la révolution a ouvert une brèche pour créer hors du contrôle de l'Organisme général du cinéma.* »

En 2013, il a lancé Bidayat, une société de production qui forme aussi des cinéastes syriens, palestiniens et libanais. Selon Mohammad Ali Atassi, la nouvelle vague de documentaires en Syrie n'est pas seulement liée aux événements politiques et sociaux mais, aussi, au renouvellement générationnel.

« *Les jeunes cinéastes ont baigné dans les réseaux sociaux, ils aspirent à une esthétique en rupture avec celle de leurs aînés* » que sont [Omar Amiralay](#), Hala al-Abdallah, Oussama Mohammed et Mohamed Malas.

Même si ces derniers avaient la capacité de « *neutraliser les contraintes* » et de détourner la censure, assure Cécile Boëx, maîtresse de conférences à l'EHESS et auteure de *La Création cinématographique en Syrie* : cela leur a permis de façonner « *un cinéma d'auteur original et critique, reconnu dans les festivals internationaux* ».

Fichés et menacés

La révolution de 2011 a également facilité l'accès à la caméra. Les cinéastes en herbe partageaient leurs vidéos sur les réseaux sociaux, comme sur YouTube. « *Tout était fermé, et d'un coup tout s'est ouvert* », résume la cinéaste Hala al-Abdallah. Une forme de militantisme imprègne souvent ces films. La société de production Abounaddara diffuse ainsi un nouveau court métrage chaque vendredi, jour principal des manifestations. « *Ces réalisateurs revendiquent un cinéma d'urgence*, explique Cécile Boëx, à l'image des ciné-tracts apparus pendant Mai 68. »

La réaction du régime ne s'est pas fait attendre. Fichés et menacés, beaucoup d'artistes ont fui la Syrie. Ils continuent de s'exprimer en exil, loin de l'urgence

du « *temps révolutionnaire* », pour reprendre l'expression de Cécile Boëx. Avec de nouvelles formes de création.

“Pour moi, filmer est une action de réflexion, de distance intellectuelle, d'amour et de passion. Je ne pouvais pas filmer cette violence.” Soudade Kaadan

Ziad Kalthoum, exilé après avoir réalisé deux films puis déserté, montre dans son documentaire *Le Goût du ciment*, le quotidien des travailleurs syriens immigrés à Beyrouth. Il raconte ainsi le destin de deux pays liés par l'histoire: les enfants de la Syrie en pleine destruction partent reconstruire le Liban, ravagé par la guerre civile entre 1975 et 1990. « *En Syrie j'étais entouré par les bruits de la guerre, au Liban par ceux des chantiers. Ces sons opposés m'ont donné l'idée du film.* »

Soudade Kaadan a, elle, choisi la voie de la fiction. *Je n'aurais jamais imaginé devenir réalisatrice, car nous n'avions que peu accès au cinéma en Syrie quand j'étais enfant. Il n'y avait que deux chaînes de télévision, peu ou pas de salles selon la taille des villes. Les films, on les collectionnait et on les échangeait comme des timbres.* »

L'auteure du *Jour où j'ai perdu mon ombre* a commencé à étudier le cinéma à Beyrouth, grâce à une bourse d'études. Mais, quand la guerre a éclaté dans son pays natal, elle a été incapable de prendre la caméra : « *Pour moi, filmer est une action de réflexion, de distance intellectuelle, d'amour et de passion. Je ne pouvais pas filmer cette violence, ces gens qui souffraient comme moi.* »

La réalisatrice reconnaît l'importance des documentaires réalisés à partir des images d'activistes, mais espère que de nouvelles formes d'expression pourront se déployer. Cette année, à Cannes, son projet de fiction *Nezouh* a remporté le prix Arte Kino International, doté d'une aide de six mille euros pour la production de son deuxième long métrage.

« *Il s'agit à nouveau de la Syrie, au début de la guerre, quand on avait encore de l'espoir. Mais à la différence de mon premier film ce sera une histoire d'adolescence, d'amour, d'été.* »

D'après sa consœur Gaya Jiji, les films des activistes réalisateurs risquent de rester éphémères. « *Même si je ressens le besoin de parler de l'actualité de mon pays et des conditions de vie des Syriens, je veux tendre à une forme d'universalité et de complexité.* »

Dans *Mon tissu préféré* (présenté au Festival de Cannes de 2018 puis distribué brièvement dans les salles françaises), elle a refusé la représentation traditionnelle de la femme du Moyen-Orient (qu'elle soit héroïne ou victime) pour donner vie à un personnage à la sensualité mystérieuse.

Exilé en Allemagne, Ziad Kalthoum planche lui aussi sur son premier projet de fiction : « *Mon personnage a fui la Syrie et se retrouve comme moi à Berlin, une ville reconnue pour son histoire imbriquée dans celle de la Seconde Guerre mondiale.* »

Autant de projets qui prouvent l'importance de la création cinématographique syrienne. Hala al-Abdallah insiste : « *La révolution est en deuil, mais on peut résister grâce au développement artistique. Il n'est pas près de s'arrêter.* »



Pour Sama, de Waad al-Kateab, en salles.